

Marc Bloch
Problèmes d'Europe

Sur l'invitation de l'Académie Royale d'Italie, agissant au nom de la Fondation Volta, une centaine d'«Européens», célèbres ou notoires, se sont réunis à Rome, dans le courant de novembre 1932, pour discuter de l'état présent, de l'avenir, voire de l'existence de l'Europe, leur mère. Après quoi, les propos ainsi échangés ont été dûment livrés au monde¹ - parfois en double exemplaire, car une traduction française accompagne les textes italiens; et les absents mêmes auront goûté le rare plaisir de contempler leurs lettres d'excuses couchées sur ce très beau papier. Assurément, pour servir la connaissance de l'Europe, il n'eût pas été inconcevable de trouver, à frais égaux, de plus efficaces moyens. La «réunion Volta» nous dit-on, avait été consacrée, l'année précédente, «à des problèmes de haute science physique». Si les volumes que voici tombent entre les mains de l'un des savants alors convoqués, cet homme de laboratoire se défendra mal, je le crains, d'un discret sourire. Cependant, puisque aussi bien nous n'avons plus qu'à accepter le recueil tel qu'il nous est offert, voyons ce qu'a condition de débayer, hélas ! bien des phrases oiseuses, il est possible d'en tirer pour nos études.

I

Que, dans l'atmosphère romaine d'aujourd'hui, les orateurs aient toujours su se garder de glisser au plaidoyer ou au panégyrique, nul n'aura illusion de le croire. L'équité veut pourtant qu'on l'ajoute tout de suite, la louange ne s'est

faite véritablement massive que dans la bouche de certains invités étrangers, trop pressés sans doute à reconnaître ainsi le courtois accueil dont ils avaient été l'objet; et l'on a pu voir — parmi nos compatriotes notamment divers participants manifester avec beaucoup de liberté préférences pour des régimes politiques fort différents de celui que leurs hôtes se sont donnés, voire exprimer, comme M. Rebelliau, leur répugnance pour «la malfaisante hantise de l'unité». Sur le terrain des problèmes les plus actuels, la controverse qui a mis aux prises le Dr Rosenberg et le Professeur Orestano jette une vive lumière sur les contrastes par on s'opposent les deux idéologies autoritaires du nazisme allemand et du fascisme italien. De sa vision de l'histoire, Mr Orestano, que nul ne soupçonnera de se poser en citoyen du monde, n'élimine certes point le principe racial. Mais il ne l'admet que pour le cantonner dans l'antithèse «biologique» de l'Homme Blanc avec le Noir, — et aussi, je pense, le Jaune. Au sein de l'Europe, il dénie toute valeur concrète au «mythe du sang». Soit dit en passant, puisque cette question de la race a été plusieurs fois soulevée au cours de la réunion et que par ailleurs, comme le lieu y invitait, l'image de l'Empire romain n'a pas manqué d'être perpétuellement évoquée, n'est pas curieux de devoir noter qu'une fois de plus ait été voué au silence le grand fait qui, dans les civilisations classiques en particulier, mais non chez elles seulement, fut un des principaux facteurs du brassage humain: l'esclavage, avec sa suite quasi inévitable, l'affranchissement?

Cette Europe cependant, leitmotiv de la discussion, est-on parvenu à la définir ? Mr Argetoiano a eu à ce sujet, un mot qui n'est point sans profondeur. «La notion d'Europe», a-t-il dit, — entendez telle qu'on la propose aujourd'hui, — «est une notion de crise». Volontiers on oserait, préciser davantage : une notion de panique. Peur de la mort par inanition dont les concurrences de toutes parts surgies menacent les grandes industries européennes; peur des révoltes qui grondent contre les vieilles hégémonies coloniales; peur de voir nos nations envahies par des formes sociales pour l'instant fort différentes des nôtres - car l'Europe, telle qu'on l'avait délimitée à Rome, s'arrête, bien entendu, à l'ouest des marais du Pripiet et du bas cours du Dniestr; - peur de nous-mêmes, enfin et de

nos discordes: de cette combinaison d'effrois est née, sans nul doute, la conversion soudaine qui, de tant de nos contemporains jusqu'ici fort étrangers à de pareilles pensées, a fait inopinément, du fond du cœur du boat des lèvres, de si bons Européens. Et je passe, naturellement, sur d'autres préoccupations moins ouvertement avouées: telle méfiance qu'à d'aucuns inspire une Société des Nations très largement extra-européenne. Seulement le problème se pose de savoir s'il existe vraiment, à l'heure actuelle, et s'il peut exister, une Europe douée d'une unité économique et culture le assez forte suffisamment détachée de les alentours pour rassembler en elle même ses énergies, lutter contre son propre «déclin» et — puisque c'est bien là au fond le but qu'on se fixe — continuer, comme par le passé, sous la direction de quelques «grandes puissances», à dominer la planète. A cette grave question, il semble bien qu'à Rome les meilleurs esprits aient incliné à répondre par la négative. Deux difficultés entre toutes ont attiré l'attention. A plusieurs reprises, les orateurs ont signalé les profondes contrastes qui opposent, sur le terrain de l'économie, les diverses collectivités européennes ; selon notamment que, comme dans l'Est en particulier, elles demeurent essentiellement agricoles ou qu'au contraire, à l'exemple des principaux États occidentaux, elles sont industrialisées jusqu'aux moelles.² Surtout il a paru généralement impossible de couper les liens par où, au cours des derniers siècles, l'Europe elle-même s'est inextricablement unie au reste de la terre. «L'économie, de nos jours, n'est pas européenne, elle est universelle», a dit M. William Martin, et, plus nettement encore, M. Roger Nathan : «L'Europe n'est plus en Europe.» La question ici dépasse le plan économique. Non seulement nous avons vu essaimer, de tous côtés, au-delà des mers, des sociétés auxquelles nous ne saurions refuser le type européen et qui, soit en raison de leur appartenance politique, soit par affinité de culture, nous donnent souvent une beaucoup plus forte impression de chez nous que bien des fractions de l'Europe même, au sens géographique du mot. Plus encore que les migrations des hommes, les transferts mentaux ont bouleversé le vieil horizon des colonisateurs : jusque chez des peuples étrangers à son «sang» et, à beaucoup d'égards, à sa

civilisation, l'Europe a exporté, avec ses techniques qui, souvent, se retournent maintenant contre sa propre prospérité, ses idées aussi, dont il serait dorénavant bien vain — même si cela devait être tenu pour légitime — de prétendre entraver l'expansion. Peu importent les amers regrets qu'à plus d'un congressiste inspire l'histoire de cette conquête morale. Les lamentations de V.C. Cipolla ou de M. Gaxotte sont instructives à leur façon et elles ont le mérite de ne pas mâcher les mots. Mais qu'on le déplore, ou qu'on s'en félicite, un fait est un fait. Prophétiser n'est pas l'affaire d'un historien. À celui qui écrit ces lignes, il sera cependant permis de dire que vouloir rétrécir le monde paraît aujourd'hui un étrange dessein.

Qu'il est frappant, par ailleurs, de constater dans ces deux volumes, parmi tant de dissertations où sans cesse revient le nom d'Europe, l'absence de toute tentative sérieuse pour éclairer par l'histoire cette notion, en retracer la genèse, dans les représentations mentales comme dans les faits, et en préciser les vicissitudes ! Loin de moi la pensée de trancher ici en quelques lignes ces trop grands problèmes. Les destinées, même du mot, à ma connaissance, n'ont jamais été décrites. Tout au plus jugera-t-on possible de présenter quelques observations, résolument provisoires. L'occasion en sera fournie par divers ouvrages historiques qui, d'eux-mêmes, orientent en ce sens les réflexions de leur lecteur.

II

M. Corrado Barbagallo est, comme on le sait, un des rares historiens qui, de nos jours, aient conçu le projet d'écrire sans aide aucune et d'un seul jet une histoire universelle, un des plus rares encore qui possèdent la science et le talent nécessaires pour réaliser, sans que personne ait tenté de s'en scandaliser, une pareille œuvre. Je n'ai pas qualité pour parler des deux premiers volumes, qui concernent le monde antique. Mais je viens de lire le troisième qui embrasse, de 476 à 1454, tout le Moyen Age européen ;³ et — sachant, du reste, que de fort bons juges ont déjà exprimé le même avis — je puis bien dire que l'information

m'a semblé partout remarquablement solide. Dans la mesure où elle était de seconde main, elle s'appuie, comme en témoignent les bibliographies, sur des lectures aussi étendues que heureusement choisies: et, si tous les documents assurément n'ont pas été vus — quel sens donner, d'ailleurs, à cette notion de «totalité»? — beaucoup certainement ont été dépouillés de près, avec un sens critique avisé. Certaines notes, en particulier, sur des problèmes statistiques, constituent de véritables petites dissertations érudites, dont il y aura lieu de tenir grand compte.⁴ Si l'on ajoute que l'exposé toujours très clair, a, par surcroît, beaucoup d'allant et qu'il atteste, d'un bout à l'autre, un effort soutenu — sur lequel j'aurai à revenir — pour faire comprendre autant que pour décrire, c'en sera assez, je pense, pour inviter le lecteur à placer l'ouvrage à son rang. Il ne servirait à rien d'indiquer ici, en marge, tel ou tel doute de détail. Mieux vaut chercher à saisir d'ensemble le dessein du livre.

M. Barbagallo n'appartient pas à la catégorie de ces écrivains qui répugnent à narrer. Conformément aux exemples de l'historiographie antique, c'est avant tout sous les couleurs d'un récit qu'il comprend l'histoire. De cette simplicité de conception, son public, j'imagine, lui saura beaucoup de gré. Pour ma part, je ne connais rien de plus déconcertant que ces prétendus ouvrages de synthèse, qui procèdent sans cesse par allusions — lettre morte, il faut le craindre, pour la plupart des lecteurs — ou, par un autre écueil, sous prétexte de fuir l'anecdote, n'aboutissent qu'à ne plus donner des événements qu'un squelette exsangue. Tout le problème cependant, le principe une fois admis, est de savoir quels faits choisir et comment les grouper, c'est-à-dire marquer entre eux les liaisons. Ici la vieille table des valeurs historiographiques visiblement ne tient plus et sa remise à neuf s'impose, chaque jour, avec une urgence croissante. Voyons d'abord le second point. M. Barbagallo, il n'est guère besoin de le dire, n'a pas été l'esclave de l'ordre annalistique. C'est par grandes masses qu'il s'est efforcé de disposer sa matière. Si j'osais, à cet égard, lui adresser un reproche, ce serait d'être allé parfois un peu loin dans le mépris des séries chronologiques. Je suis gêné, je l'avoue, de voir paraître la Grande Charte avant la querelle des Investitures. Mais

peut-être le débat ici dépasse-t-il les pures questions d'arrangement. Évidemment, M. Barbagallo n'a pas l'esprit hanté par les phénomènes religieux ; et telle est probablement, à aller au fonds des choses, la raison qui l'a conduit tout naturellement à réduire l'exposé de la réforme grégorienne à une simple poignée de paragraphes dans le chapitre sur la monarchie pontificale. J'inclinerais, pour ma part, à attribuer à ce grand fait une place beaucoup plus considérable et beaucoup plus dominante. Puisque nous parlons d'Europe, comment ne pas voir qu'une des lignes de bornage les plus nettes entre ces pays d'Occident, patrie véritable de la civilisation que nous nommons européenne, et leurs voisines de l'Est, fut précisément tracée par l'élan grégorien – mouvement religieux de masses, on ne saurait trop le répéter, autant qu'œuvre théologique? Ce ne fut point hasard, si le schisme religieux se consumma à cette date. Dans sa conception du prêtre, dans l'image qu'il se créa de l'opposition du spirituel et du temporel, c'est-à-dire dans deux de ses traits essentiels, le catholicisme, après tout, s'est alors et alors seulement définitivement affirmé. Or, sur la formation de notre ambiance sociale, qui oserait nier son action?

Quant au choix des faits eux-mêmes, quiconque a suivi les travaux antérieurs de M. Barbagallo le verra sans étonnement réserver une place considérable aux phénomènes économiques. Ils ne figurent pas seulement dans des chapitres spéciaux, qui sont généralement des plus utiles, mais pourraient passer pour des hors-d'œuvre. Par un trait plus important et plus neuf, les considérations de cet ordre pénètrent l'exposé tout entier.⁵ Il y a là une recherche du sous-jacent à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir. Notre seul regret sera que l'audace n'ait pas toujours été poussée jusqu'au bout. Par endroits, dans le récit même, il eût été possible, je crois, d'éliminer encore quelques menus événements, de rayer surtout quelques noms propres qui, lorsqu'ils ne sont que des noms sans références biographiques s'il s'agit d'un homme, sans localisation raisonnée s'il s'agit d'un terme géographique, doivent être de plus en plus considérés comme matière de *Grundriss*, non d'histoire. On déplorera plus vivement encore que par comparaison avec l'économie, ce que j'appellerai la structure sociale ait été assez

maigrement traitée. Par moments, M. Barbagallo donne l'impression de se contenter, à cet égard, un peu trop aisément, d'évoquer l'image, véridique sans doute mais bien rudimentaire, de l'exploitation perpétuelle du petit par le puissant. Le régime vassalique, le système des liens familiaux, si forts durant le Moyen Age et dont la vigueur explique tant de ses troubles, eussent mérité, un effort de plus vers la psychologie sociale.

Peut-être est-ce à sa délimitation dans l'espace que l'ouvrage doit son caractère le plus curieux. Bien qu'il soit beaucoup parlé de la Flandre et de l'Angleterre, que tout un paragraphe ait été réservé à la colonisation allemande de l'Est, que la Bohême et la Pologne apparaissent un instant au détour de quelques pages, l'horizon, incontestablement, est avant tout méditerranéen. La Russie est exclue ; mais Byzance joue un grand rôle. Les vicissitudes des sociétés arabes sont exposées avec beaucoup de soin ; mais l'invasion mongole sous Gengis Khan et ses successeurs immédiats est à peu près passée sous silence; seul Tamerlan, par son apparition tout près du *mare nostrum*, a forcé l'attention. Il n'est pas jusqu'à l'illustration même, très belle et très abondante, qui ne nous ramène incessamment vers des ciels ensoleillés.⁶ Et sans doute, de la part d'un Italien, le point de vue est intelligible. Il a, par surcroît, l'avantage de souligner des liaisons que nous sommes parfois trop prompts à oublier. Je ne puis cependant m'empêcher de penser qu'il n'est pas sans déformer la réalité. Trop de mer Égée, dirais-je volontiers, pas assez d'entre-Loire-et-Rhin, de mer du Nord et de Baltique — celle-ci avec toute l'œuvre hanséate, presque complètement laissée dans l'ombre ; à la table, qui, à la vérité, n'est pas sans lacune, je cherche en vain le nom de Visby. L'Europe médiévale, à tout prendre, dans la mesure où elle a présenté une unité, allait de Lübeck, et même d'Upsal, jusqu'à Naples ou Valence, Bruges qui, dans son économie, fit si longtemps figure de centre névralgique, vivait du commerce balte autant que de celui de la Méditerranée. Le monde byzantin, l'Islam, par contre, étaient vis-à-vis d'elle des civilisations étrangères. Qu'avec ces sociétés, à son égard exotiques, elle ait eu des contacts nombreux et, sur le terrain économique comme sur le terrain culturel, parfois décisifs,

personne ne songera à le nier. Mais l'importance de ces rapprochements précisément ne fut telle que parce qu'ils mettaient le groupe européen en rapport avec quelque chose de différent. En un mot — et cette singularité, si elle n'est, je crois, guère justifiée par les faits, n'en sera pas moins, aux yeux de plus d'un lecteur du Nord, un des attrait d'un exposé qui, par là, nous sort de nos habitudes — le remarquable livre de V.I. Barbagallo, ainsi qu'il est arrivé aussi à plus d'un des orateurs de la réunion de Rome, voit un peu trop l'Europe à travers la tradition de l'Empire romain. Or l'Europe, je crois, a surgi, très exactement quand l'Empire romain a croulé.

III

C'est expressément à étudier les origines de l'Europe et de la civilisation européenne — cela à la date où elles se sont réellement constituées, c'est-à-dire durant le haut Moyen Age — que M. Christopher Dawson a consacré un ouvrage dont la traduction française vient de nous être donnée.⁷ À la différence de M. Barbagallo, M. Dawson raconte parfois moins qu'il ne rappelle, et j'ai peur qu'il y ait là, par moments, pour certains de ses lecteurs, une cause de difficulté. L'exposé est généralement bien informé, encore que sur la Querelle des Images, par exemple, l'auteur ne paraisse pas absolument au courant des derniers travaux et que les parties économiques, d'une façon générale un peu sacrifiées, n'attestent pas un contact bien intime avec les documents et les problèmes. L'accent est mis avant tout soit sur la conception de l'État, soit sur les phénomènes religieux et le mouvement des idées. Une part plus considérable que le dessein de l'œuvre ne l'aurait fait prévoir est accordée à l'Islam et à Byzance. Les citations heureuses, les observations pénétrantes ne manquent pas on aura profit, notamment, à lire une ingénieuse analyse de la monarchie carolingienne. Cà et là on se heurte à quelques contradictions, au moins apparentes. «Aux yeux du Byzantin», est-il dit p. 120, «la société religieuse passait au premier plan»; et p. 127: «cette survivance de la culture profane, qui distingue la civilisation de l'Empire d'Orient de celle de l'Occident, fut due en grande partie à l'influence des

fonctionnaires». La seconde remarque semblera d'ailleurs plus juste. L'existence à Constantinople d'une université de sciences profanes et le maintien d'un corps de fonctionnaires instruits, qu'elle formait, sont certainement un des traits qui différencient le plus nettement les deux milieux. Profondément estimable, sensé, vivant même par endroits, le livre dans son ensemble m'a paru manquer un peu d'originalité et de relief.

À juste titre M. Barbagallo lui-même et, plus consciemment, M. Dawson ont fait, dans la genèse de l'Europe médiévale, une place de premier plan aux invasions scandinaves. Sur ce grand phénomène, à bien des égards encore si obscur, voici maintenant un intéressant volume de M. Haakon Shetelig.⁸ L'éminent conservateur du musée de Bergen s'est avant tout proposé de dresser une sorte d'inventaire raisonné des vestiges matériels laissés par les Vikings dans l'Europe occidentale et, en même temps, d'étudier l'influence que, par une sorte de choc en retour, l'art même des pays conquis ou pillés exerça sur celui des peuples scandinaves. Déjà, dans cette partie proprement archéologique, l'historien trouvera beaucoup à prendre. Comment, en particulier, ne pas être frappé par la pauvreté du matériel qu'offre la Normandie, à côté de ce que fournit le sol anglais ? Mais il y a plus. Le souci que M. Shetelig a toujours eu de mettre les témoignages de l'archéologie en rapport direct avec l'ensemble des données historiques l'a amené à introduire dans son ouvrage des chapitres généraux sur l'origine des invasions et leur fin. Le premier, qui a paru aussi en français sous forme d'article,⁹ sera tout particulièrement le bienvenu. Car le problème dont il traite compte parmi les plus difficiles comme les plus importants du passé européen. Nous savons assez bien quand les incursions des hommes du Nord ont commencé; très mal, en revanche — et les contemporains, dans la mesure où ils se sont posé la question, n'étaient pas plus avancés que nous — pourquoi elles ont commencé. L'exposé de M. Shetelig peut se résumer ainsi. Depuis plusieurs siècles, quand s'ouvrit la période des grandes razzias, préliminaires aux migrations, les vaisseaux scandinaves connaissaient le chemin des ports de l'estuaire rhénan, celui de l'Irlande du Nord, par les Shetland, et sans

doute aussi la route de mer, alors très fréquentée, qui à l'Irlande unissait les côtes de l'Aquitaine. Si, à partir du IXe siècle, les voyages de commerce, accompagnés probablement dès le principe, de réquisitions et de pillages, se muèrent en véritables expéditions de brigandages puis de conquêtes, la raison doit en être cherchée avant tout dans l'achèvement, durant la période précédente, de la colonisation dans la presqu'île scandinave. Ainsi qu'en témoigne en particulier la toponymie, l'occupation du sol, favorisée sans doute par une amélioration de climat, y avait été, depuis le VIe siècle, extrêmement active. Lorsqu'elle eut atteint son plein, l'expansion extérieure suivit nécessairement. Elle fut facilitée, cela va de soi, par l'anarchie profonde de l'Irlande et des États francs. On objectera sans doute à M. Shetelig que cette explication, si séduisante soit-elle, ne vaut pas pour les éléments danois. Mais il fait observer que les conquêtes danoises eurent, dès le début, un caractère original. Elles prirent la suite de guerres de royaume contre royaume qui avaient éclaté dès Charlemagne. L'établissement sur la terre ennemie fut ici une conséquence naturelle de la victoire, par des forces organisées. Peut-être. Ne vaudrait-il pas la peine, cependant, d'examiner, s'il est possible, ce que peut nous révéler, en Danemark même, l'histoire du défrichement?

IV

À Rome, on a plusieurs fois rappelé le mot de M. Paul Valéry (je cite de mémoire): «l'Europe petite presqu'île du continent asiatique». D'accord. Où cependant faire commencer ce cap ? La nomenclature des vieilles parties du monde ni les limites qu'elle impose encore aujourd'hui à nos atlas ne seront, je pense, défendues par personne. Le nom d'Europe ne saurait avoir qu'un sens il désigne un type de civilisation et la terre qui lui a servi de support. Dans cette acception, on ne peut en aucune façon l'appliquer au monde antique. Les civilisations dites classiques, l'Empire romain lui-même ont eu pour centre la Méditerranée: cette mer intérieure autour de laquelle Platon voyait déjà les hommes groupés, «comme des grenouilles sur le bord d'un talus». Certes,

d'autres civilisations, qui ne furent pas sans grandeur, se développèrent dans des contrées que nous appelons aujourd'hui européennes, loin des rivages de la Tyrrhénienne ou de l'Égée. Mais elles étaient d'un type bien différent. L'Europe comme entité humaine a été une création du haut Moyen Age. Trois grands faits lui ont donné ses contours. Les invasions germaniques ont rapproché les peuples germains des éléments occidentaux de l'Ancien Empire et, au sein de celui-ci, précipité la séparation que, depuis longtemps déjà annonçaient, entre la *Pars Occidentis* et la *Pars Orientis*, de très profonds contrastes.¹⁰ Le mouvement en avant des Berbères dans le Maghreb, puis et surtout les invasions islamiques ont rompu l'unité du monde méditerranéen occidental et de la mer Tyrrhénienne fait une frontière au lieu d'un lac intérieur. Les invasions scandinaves enfin, par leurs contrecoups, annexèrent à l'aire européenne le Nord et jusqu'aux îles lointaines au-delà des océans.¹¹ Pour comprendre ces changements, pour marquer aussi les barrières du domaine culturel ainsi déterminé, il suffit, je crois, de se poser une question très simple où commençait aux diverses époques, pour un citoyen d'Arles ou de Lyon, le sentiment de total dépaysement ? Au I^{er} siècle, il se sentait incontestablement chez lui à Carthage; il pouvait fort bien, s'il appartenait à la noblesse sénatoriale, posséder des propriétés en Grèce ou y avoir fait ses études; dès le Rhin franchi, par contre, il mettait pied en pays barbare. Au XII^e siècle, malgré les différences des langues et des coutumes, il rencontre à Lübeck, à Ratisbonne, voire sur les bords du lac Mâlar, des formes sociales auxquelles il est habitué, il peut y accomplir ses devoirs religieux, il peut même, s'il sait le latin, y lire les grandes œuvres qui forment le fonds de son bagage mental et y converser avec les doctes. Tunis, il est chez l'Infidèle ; dans l'Orient grec, chez le Schismatique, dont les mœurs d'ailleurs et la culture diffèrent profondément des siennes; au-delà de la Vistule, également, en pleine région étrangère et, à son gré, presque sauvage.

Je n'ai nullement l'intention, est-il besoin de le dire, de chercher, même de loin, à esquisser ici les raisons qui ont amené, dans l'aire ainsi délimitée, la formation d'un type de civilisation particulier, ni de travailler à la décomposer

en ses éléments. Je voudrais seulement rappeler deux grands faits auxquels même des historiens aussi avertis que M. Barbagallo ne semblent pas avoir accordé toute la valeur qu'ils méritaient. C'est, d'abord, l'immunité singulière dont, une fois assagies les dernières hordes hongroises et les dernières bandes armées venues du Nord, l'Europe, telle que je viens de l'entendre, a joui vis-à-vis de toute invasion. Là réside un des contrastes fondamentaux qui opposent son développement à celui de ces contrées de l'Est qu'à tort, je crois, au moins en ce qui concerne les origines de notre civilisation, nous traitons aussi d'européennes. Alors que la Russie, les Balkans, comme d'ailleurs la plupart des sociétés asiatiques, à l'exception du Japon, étaient en proie aux assauts répétés des peuples de la steppe, nos pays, depuis le Xe siècle et pour la première fois sans doute de leur histoire, poursuivaient une évolution continue, que ne venait troubler la brisure d'aucune attaque extérieure, d'aucun afflux humain étranger. En second lieu, il convient, je crois, d'insister très fortement sur le retournement de la balance commerciale qui, vers le XIIe siècle, fit de l'Europe la dominatrice des marchés du Proche-Orient, alors qu'auparavant elle avait été dominée par eux. Ce jour-là débute vraiment la grandeur économique dont nous voyons de nos jours le déclin. Mais, à partir du XVIe siècle, cet essor même va modifier les contours de la civilisation européenne, qui cessent désormais de coïncider avec ceux de l'Europe même. Peut-être un coup d'œil plus attentif jeté sur ces mouvantes destinées éviterait-il à nos contemporains quelques illusions.

Il y aurait sur cette iconographie toute une discussion à instituer. Elle n'est visiblement pas qu'une parure. Elle entend instruire et faire comprendre. Elle y réussit souvent. Mais peut-être, moyennant certaines retouches, y mieux parvenue encore. J'ai indiqué que le choix géographique des planches n'allait pas sans quelque arbitraire. En tant qu'homme du Nord, amoureux, comme il se doit, du Midi, j'ai eu beaucoup de plaisir à voir, ou revoir défiler sous mes yeux tant de paysages méditerranéens. En tant qu'historien, je regrette de ne trouver ni une nef gothique, ni un beffroi flamand, ni un Rathaus hanséatique. Mais passons condamnation, sur ce manque de proportion (car il ne s'agit, cela va de soi, de

rien de plus). Les illustrations peuvent se ranger sous les rubriques suivantes : 1) sites divers et paysages urbains ; 2) monuments architecturaux du Moyen Age, orfèvrerie, manuscrits, sceaux, etc. ; 3) scènes historiques retracées d'après l'événement ou portraits exécutés dans les mêmes conditions. Dans ce dernier groupe, j'aimerais, je l'avoue, faire des coupes sombres. Les reproductions empruntées à la «peinture historique» des XIXe et XXe siècles sont — à la seule réserve de *L'Entrée des Croisés* de Delacroix — d'un art uniformément déplorable ; le point de vue esthétique même une fois mis à part, elles ne peuvent servir qu'à propager l'anachronisme. Les œuvres plus anciennes sont parfois d'une grande beauté. Par contre, le danger d'erreur, pour une partie du public, se retrouve pareil. J'ai un plaisir infini à contempler la défaite de Chosroès, telle que Piero della Francesca la peignit sur les murs d'une église d'Arezzo ; je voudrais qu'on prévint le lecteur de ne point avoir à se représenter ainsi la cavalerie sassanide. Et je ne sais — personne ne sait, je crois — quelle était exactement l'apparence corporelle de saint Bernard ; mais je suis sûr qu'il ne ressemblait nullement à la fade figure péruginesque qu'on nous impose pour son portrait. Quant aux deux premières catégories, elles ne prêtent naturellement pas aux mêmes réserves ; et les photographies sont presque toujours hautement suggestives. Seulement il eût été bon sans doute de préciser, en quelques mots de commentaire, la date des monuments présentés ou de leurs diverses parties ; car là encore une confrontation trop rapide avec le récit en regard risque de provoquer des erreurs, — dont la moins grave ne serait pas d'attribuer à l'époque des Plantagenêts le gothique victorien des Houses of Parliament. En un, mot, je crois qu'on recueil de Planches ne saurait atteindre sa pleine utilité que par l'appui d'une glose succincte, Mais précise ; et c'est pour sa prochaine édition ou ses prochains volumes, la suggestion que je me permets de présenter à M. Barbagallo.

¹ *Convegno di scienze morali et storiche. Tema: L'Europa*, Rome, Reale Accademia d'Italia 1933, 2 vol. 707 e 443 p. (R. Accad. d'It. Fondazione Alessandro Volta. Atti dei convegni, 2).

² Il est bien dommage que Mr Demangeon, invité, n'ait pu participer à la réunion. Il aurait eu, là-dessus son mot à dire. Nos lecteurs n'ont pas oublié son remarquable article sur *Les conditions géographiques d'une union européenne* (Annales, t. IV, 1932, p. 433 et suiv.)

³ *Il medioevo*, Turin, Unione tipografico-editore torinese, 1935; in-8°, 1 218 p., nombreuses cartes et pl. (*Storia universale*, t. III).

⁴ Voir surtout p. 638, n° 3; p. 935, n° 1; p. 949, n° 2; p. 1046, n° 3. Naturellement les chapitres sur l'Italie comptent à la fois parmi les plus vigoureux et les plus propres à intéresser l'historien ultramontain ; on remarquera notamment un exposé très personnel sur l'État angevin. Utiles remarques également (p. 1075), sur l'apparition et le rôle des grandes compagnies de mercenaires en Italie et hors d'Italie, à la fin du Moyen Age.

⁵ On notera, en particulier (p. 22-23), d'ingénieuses observations sur les royaumes barbares et la faiblesse de leur base économique.

⁶ Il y aurait sur cette iconographie toute une discussion à instituer. Elle n'est visiblement pas qu'une parure. Elle entend instruire et faire comprendre. Elle y réussit souvent. Mais peut-être, moyennant certaines retouches, y mieux parvenue encore. J'ai indiqué que le choix géographique des planches n'allait pas sans quelque arbitraire. En tant qu'homme du Nord, amoureux, comme il se doit, du Midi, j'ai eu beaucoup de plaisir à voir, ou revoir défiler sous mes yeux tant de paysages méditerranéens. En tant qu'historien, je regrette de ne trouver ni une nef gothique, ni un beffroi flamand, ni un Rathaus hanséatique. Mais passons condamnation, sur ce manque de proportion (car il ne s'agit, cela va de soi, de rien de plus). Les illustrations peuvent se ranger sous les rubriques suivantes : 1) sites divers et paysages urbains ; 2) monuments architecturaux du Moyen Age, orfèvrerie, manuscrits, sceaux, etc. ; 3) scènes historiques retracées d'après l'événement ou portraits exécutés dans les mêmes conditions. Dans ce dernier groupe, j'aimerais, je l'avoue, faire des coupes sombres. Les reproductions empruntées à la «peinture historique» des XIXe et XXe siècles sont — à la seule réserve de L'Entrée des Croisés de Delacroix — d'un art uniformément déplorable ; le point de vue esthétique même une fois mis à part, elles ne peuvent servir qu'à propager l'anachronisme. Les œuvres plus anciennes sont parfois d'une grande beauté. Par contre, le danger d'erreur, pour une partie du public, se retrouve pareil. J'ai un plaisir infini à contempler la défaite de Chosroès, telle que Piero della Francesca la peignit sur les murs d'une église d'Arezzo ; je voudrais qu'on prévint le lecteur de ne point avoir à se représenter ainsi la cavalerie sassanide. Et je ne sais — personne ne sait, je crois — quelle était exactement l'appareille corporelle de saint Bernard ; mais je suis sûr qu'il ne ressemblait nullement à la fade figure péruginesque qu'on nous impose pour son portrait. Quant aux deux premières catégories, elles ne prêtent naturellement pas aux mêmes réserves ; et les photographies sont presque toujours hautement suggestives. Seulement il eût été bon sans doute de préciser, en quelques mots de commentaire, la date des monuments présentés ou de leurs diverses parties; car là encore une confrontation trop rapide avec le récit en regard risque de provoquer des erreurs, — dont la moins grave ne serait pas d'attribuer à l'époque des Plantagenêts le gothique victorien des Houses of Parliament. En un, mot, je crois qu'un recueil de Planches ne saurait atteindre sa pleine utilité que par l'appui d'une glose succincte, mais précise ; et c'est pour sa prochaine édition ou ses prochains volumes, la suggestion que je me permets de présenter à M. Barbagallo

⁷ *Les Origines de l'Europe et de la civilisation européenne*. Avant-propos de Louis Halphen, Paris, Rieder, 1934 ; in-8°, 326 p. La traduction est généralement fort bonne; mais pourquoi écrire en français «féodalisme»? — p. 9 fin du premier alinéa, une faute d'impression apporte le trouble dans les observations chronologiques, en elles mêmes tout à fait pertinentes.

⁸ *Vikningeminner i Vest-Europa [Les Souvenirs des Vikings dans l'Europe occidentale]*, Oslo, Ascheboug, et Paris, Les Belles Lettres, 1933; in-12, XII-270 p., 86 fig. (*Instituttet for sammenlignende Kulturforskning*, série A2, XVI).

⁹ «Les Origines des invasions des Normands», Bergen Museums Arbob, 1932 *Historiskantihvarisk rehhe*, n° 1).

¹⁰ Sur ces contrastes, avant les invasions, M.G.I. Bratianu a récemment insisté dans un article, comme tout ce qu'il écrit, extrêmement nourri et suggestif: «La distribution de l'or et les raisons économiques de la division de l'Empire romain» in *Istros*, t. I, 1934. Reprenant le thème, que je rappelais plus haut, de la distinction entre les deux Europes d'aujourd'hui, l'Occident et le Centre d'une part, ensemble de pays industriels « fortement spécialisés et centralisés dans leurs fonctions l'Orient, de l'autre, qui, placé «en dehors de la circonférence du cheval-vapeur», se présente comme une agglomération « d'entreprises autonomes et de groupements ethniques diversifiés », il indique qu'une antithèse, toutes proportions gardées, de nature analogue séparait, au IIIe ou au IVe siècle, les deux moitiés du monde romain. Mais alors l'urbanisation en profondeur et l'activité commerciale caractérisaient l'Orient; l'Occident vivait sous les signes d'une économie presque exclusivement agricole et d'échanges ralentis. Et c'est pourquoi, dans la *Pars Occidentis*, l'État romain, battu en brèche par l'aristocratie terrienne et le patronat, victime surtout de l'appauvrissement général, s'avéra, finalement incapable de maintenir l'aventure bureaucratique et fiscale qui, à l'Est, devait au contraire, sortir victorieuse de la grande crise. Toutes réserves faites sur le schématisme, sans doute volontaire, de l'opposition qu'à la suite de M. Delaisi, M. Bratianu établit entre une «Europe A» et une «Europe B» — dans cette classification quelle place attribuer à l'Espagne? voire à la France — on ne saurait que souscrire à ces Pénétrantes observations. Il conviendrait, cependant, de rappeler que l'Empire d'Orient bénéficia aussi de l'écran que lui faisait la péninsule balkanique, en elle-même, selon toute apparence, assez pauvre et de bonne heure épouvantablement ravagée. Parce qu'il n'y avait plus rien à gagner de ce côté-là, les Visigoths, les Huns, les Ostrogoths mêmes se sont détournés, ou laissés détourner, vers l'Italie et la Gaule. Et il reste, bien

entendu, que l'Europe médiévale représente une constellation bien différente de l'Empire d'Occident; elle comprend les pays germaniques ; elle ne comprend plus l'Afrique du Nord.

¹¹ Il faut ajouter que cette incorporation du Nord a été complétée par le déclin, vers le Me siècle, de l'antique route de commerce entre la Baltique et la mer Noire. À Partir de ce moment, c'est par l'Europe de l'Ouest que les Pays baltes, avant tout, communiquent avec le reste du monde; et cela aussi a été un grand fait.

Marc Bloch

*Pour une histoire comparée des sociétés médiévales (1928)**

L'objet de cette communication est le suivant : attirer l'attention sur la nécessité qu'il y a à entreprendre, avec plus de suite qu'on ne l'a fait jusqu'ici, l'étude comparée des sociétés de l'Europe Occidentale et Centrale au moyen-âge, définir, au moyen de quelques exemples, cette méthode et les résultats qu'on peut en attendre, indiquer comment elle peut se concilier, en les dominant avec des directions de recherches de portée plus strictement locale. La méthode comparative, en sciences humaines, est susceptible de deux applications différentes. Ou bien elle se propose d'éclairer, les uns par les autres, des phénomènes séparés dans le temps et dans l'espace, par des distances telles qu'on ne saurait expliquer leurs analogies autrement qu'en invoquant l'unité profonde de l'esprit humain (exemple: le meurtre du prêtre de Némi et certains rites océaniens); ou bien, au contraire, elle met en regard des faits qui ont eu pour théâtre des sociétés voisines et contemporaines, sans cesse influencées les unes par les autres, soumises dans leurs développements à l'action des mêmes grandes causes et remontant, partiellement du moins, à la même origine. L'histoire comparée des sociétés médiévales rentre dans ce second type, que l'on est en droit d'estimer le plus sûr et le plus fécond. Elle fournit aux chercheurs des suggestions précieuses; certains phénomènes, dans telle ou telle société, se sont manifestés avec un éclat singulier, ailleurs leur déroulement et leurs résultats n'apparaissent pas au premier coup d'œil avec la même netteté; ils risquent, malgré leur importance, de passer inaperçus; la comparaison attire sur eux les regards des érudits (exemples: les enclosures anglaises et les mouvements

analogues qui se sont produits dans la France méridionale à la fin du moyen-âge; rôle social de la «ministérialité»; en Allemagne et en France). Elle est susceptible de déceler certaines influences (par exemple, influence possible de la monarchie visigothique sur la monarchie carolingienne). Elle met en lumière les contrastes caractéristiques des diverses évolutions (par exemple : développement dans l'Allemagne médiévale d'une hiérarchie des classes ignorée des autres sociétés européennes; formes originales prises en France par le droit du seigneur sur les biens de son serf; maintien en Allemagne du «manse»; (*hufe*) à une époque où il a disparu de la France). Elle permet, en particulier, de reconnaître un des aspects les plus intéressants pris par ces divergences ; l'existence, dans une société déterminée, à l'état embryonnaire, de tendances qui ailleurs se sont largement épanouies (la notion de services serviles en France et en Angleterre). Elle dépiste lot fausses ressemblances (servage français et *villainage* anglais) et prémunit contre l'emploi uniforme de notions en réalité hétérogènes (la notion de ville dans les pays méditerranéens et les pays de la Mer du Nord). Elle est peut-être capable, dans certains cas exceptionnellement favorables, de découvrir des communautés d'origines, dont l'histoire écrite ne garde plus de trace (les villages à champs ouverts et à parcelles allongées dans l'Europe au nord des Alpes et du Massif Central). Elle permet d'atteindre une discrimination plus juste des causes en écartant ou en précisant l'application de certaines d'entre celles que les auteurs de monographies locales invoquent volontiers (les Etats-généraux ou provinciaux français et les *Staende* allemands; l'évolution de la seigneurie à la fin du moyen-âge). Enfin elle facilitera peut-être un jour l'établissement, pour nos études, de cadres géographiques plus exacts que les cadres artificiels que nous impose traditionnellement l'histoire politique. Pratiquement nous demanderons :

- 1) aux auteurs de monographies, au moment où ils dressent le questionnaire qui les guidera dans leur enquête, de ne pas négliger d'en puiser certains éléments dans l'histoire comparée;
- 2) aux auteurs d'ouvrages généraux, à cadre national, de s'inspirer eux aussi dans leur plan, dans la position des problèmes qu'ils soulèvent et jusque dans leur terminologie, des enseignements de l'histoire

Gli autori

Marc Bloch (Lione 1886 - Saint-Didier-de-Formans 1944) fu professore di Storia medievale all'Università di Strasburgo (1919-36), poi di Storia economica alla Sorbona fino allo scoppio della seconda guerra mondiale. Nel 1929 fondò con Lucien Febvre le «Annales d'histoire économique et sociale». Membro attivo della Resistenza, fu fucilato dai Tedeschi. I suoi testi più significativi sono stati tradotti in italiano tra cui si segnalano: *La società feudale* (1949), *I re taumaturghi* (1973), *I caratteri originali della storia rurale francese* (1973), *Signoria Francese e maniero inglese* (1980), *La guerra e le false notizie* (1994), *La strana disfatta* (1995), *Storici e storia* (1997), *Apologia della storia o Mestiere di storico* (1998).

Francesco Mores insegna Storia della chiesa all'Università degli Studi di Milano e Storia medievale all'Università Vita-Salute San Raffaele. Fa parte della redazione della «Rivista di storia del cristianesimo» ed è membro della Società internazionale di studi francescani di Assisi. È autore di *Alle origini dell'immagine di Francesco d'Assisi* (2004), di *Invasioni d'Italia. La prima età longobarda nella storia e nella storiografia* (2011) e di *Louis Duchesne. Alle origini del modernismo* (2015), e curatore delle *Lezioni di storia ecclesiastica* che Ernesto Buonaiuti dedicò all'età medievale (2013) e all'età antica (2016). Ha dedicato a Marc Bloch diversi saggi (a partire da *Marc Bloch, il Collège de France e le forme della comparazione storica*, «Quaderni storici», 40, 2005), quattro curatele (Marc Bloch, *Che cosa chiedere alla storia?*, con Grado Giovanni Merlo, 2014; Id., *La natura imperiale della Germania*, con Grado

Giovanni Merlo, 2015; Joseph Bédier e Marc Bloch, *Storia psicologica della prima guerra mondiale*, 2015; Marc Bloch, *Il salario. Riflessioni di metodo su storici e fluttuazioni economiche nel lungo periodo*, in corso di stampa) e un libro (*Fortune italiane di Marc Bloch*, con Francesco Torchiani, 2017).